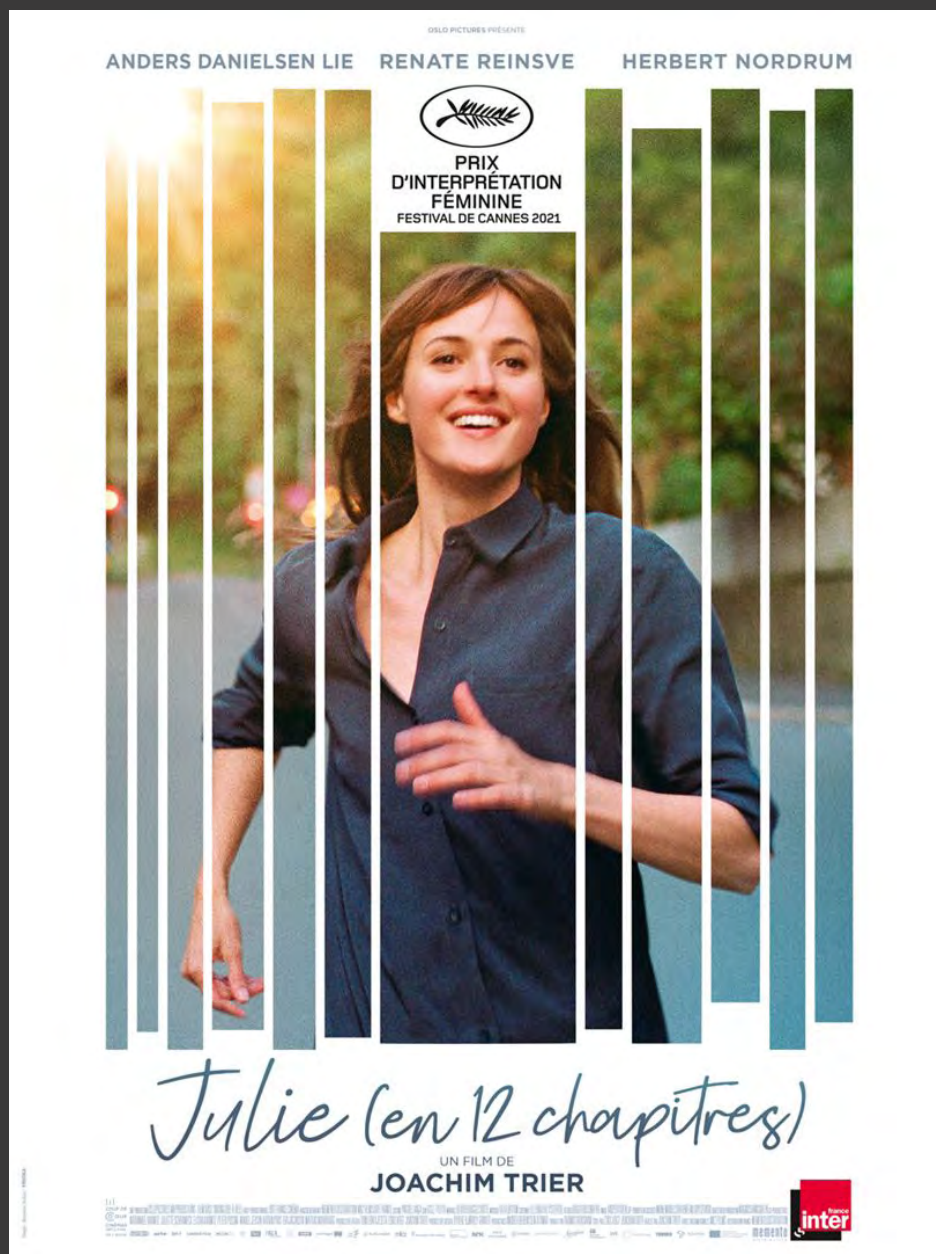


Joachim Trier eJulie (en 12 chapitres)



Geneviève Sellier

Le premier prix du «male gaze»

Julie (en 12 chapitres) pourrait servir d'exemple canonique pour un cours sur le *male gaze*, (en français, le regard masculin) sur un « objet » féminin. Prévenons les lecteur.rices : cet article divulgâche le film : pas moyen de faire autrement si on veut le déconstruire du point de vue du genre.

Une voix off masculine instaure dès le début un regard surplombant sur l'objet du film, une jeune femme qui s'interroge sur ce qu'elle veut faire dans la vie : elle laisse tomber la médecine qui ne s'intéresse qu'au corps quand elle réalise qu'elle s'intéresse à l'esprit ; elle abandonne les études de psycho quand elle réalise qu'elle s'intéresse à l'art (en l'occurrence, la photographie) : tout ce prologue dure 5 minutes (ça donne une idée de l'intérêt du cinéaste pour le devenir professionnel de son héroïne) ; les choses sérieuses commencent quand elle rencontre, à 30 ans, Aksel, un dessinateur de BD (un artiste, donc) de 15 ans son aîné, chez qui elle va s'installer en deux temps trois mouvements, tout en abandonnant ses études pour un travail alimentaire : vendeuse dans une librairie. On n'entendra plus parler de ses études ou d'un quelconque accomplissement professionnel. Le film se focalise désormais et jusqu'à la fin sur ses relations avec les hommes. Tout d'abord avec ce dessinateur connu qui l'entraîne dans les cocktails de présentation de son dernier album, chez ses amis mariés et pourvus d'enfants, ce qui permet à Aksel de lui mettre la pression sur son désir d'enfant (à lui). Elle résiste comme elle peut, et un soir où elle s'emmerde ferme à un cocktail mondain, elle part et finit par s'incruster dans une fête de mariage où elle drague un homme de son âge, sur un mode ludique et en en restant aux préliminaires ; au petit matin, les deux jeunes gens se séparent sans se donner les moyens de se retrouver. Elle revient à son dessinateur et tente d'écrire pendant qu'il dessine, à propos de l'état dans lequel elle aime trouver le pénis (à moitié mou pour le faire durcir dans sa bouche)... Son amant apprécie ce morceau et l'encourage à continuer... Comme on voit, le film ne passerait pas le test de Bechdel : il n'y a qu'une femme qui a un nom ; elle ne parle à aucune autre femme ; elle ne parle que des hommes ou à des hommes...

Mais un jour elle retrouve son flirt d'un soir... et vient le morceau de bravoure du film : son désir de le retrouver fait que tout s'immobilise, les gens et les choses, sauf elle, qui va rejoindre son amoureux, Eivind, qui lui ouvre grands ses bras. Ils se promènent dans la toute la journée dans la ville immobilisée, jusqu'à ce qu'elle revienne chez elle.

Bientôt elle décide de quitter son dessinateur, et une très longue scène de rupture met en scène la douleur de l'homme et ses tentatives (jamais violentes bien sûr) pour la retenir. Elle s'en va quand même, sans lui avoir avoué qu'elle a rencontré quelqu'un d'autre.

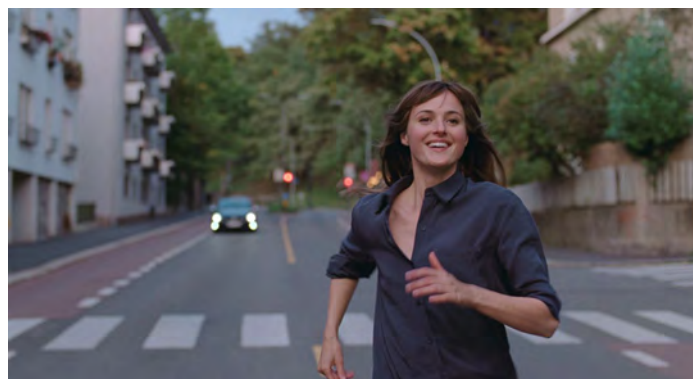
Commence alors sa vie avec Eivind, dont le profil est à l'opposé de celui d'Aksel : il est serveur, ne lit pas de livre, vit sur un mode écolo hippy : elle a bientôt la nostalgie de grandes conversations intellectuelles qu'elle avait avec Aksel à qui elle reprochait de tout intellectualiser justement... Décidément, les femmes ne savent pas ce qu'elles veulent !

Juste après avoir vu son ancien amant à la télé se répandre en propos grossièrement misogynies, elle apprend qu'il a un cancer du pancréas au stade terminal !!

Évidemment, elle va le voir à la clinique et ils partagent très tendrement une dernière conversation, où il fait le bilan de sa vie dont elle a été la meilleure part, lui dit-il... Elle lui révèle qu'elle est enceinte alors que l'autre ne le sait pas encore. Grand prince, il l'encourage à le garder... Cet Aksel « privé » n'a plus rien à voir avec le personnage agressivement misogyne de l'émission de télé...



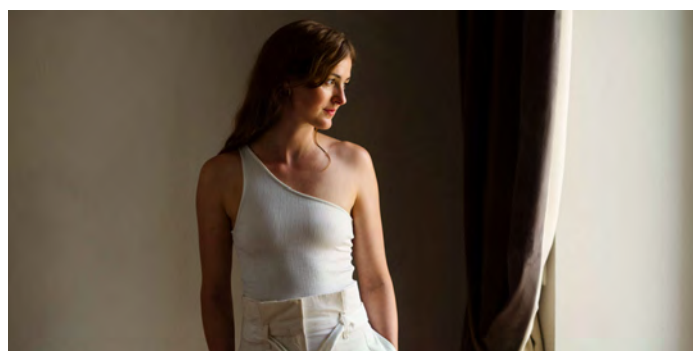
Après sa mort, elle ne peut qu'avoir la nostalgie d'une si belle relation ! Quand elle apprend sa grossesse à Eivind, lui qui ne veut pas d'enfant (à cause de l'état de la planète), il réagit tendrement (décidément, les hommes sont exemplaires dans ce film) mais un matin, le sang qui coule sous la douche l'avertit qu'elle a fait une fausse couche...



L'épilogue nous la montre photographe de plateau sur un film... et elle aperçoit l'actrice qu'elle vient de photographier rejoindre Eivind qui tient un bébé dans les bras... On reste sur son sourire mélancolique.



Le film repose sur la « fraîcheur » et le sourire désarmant de l'actrice Renate Reinsve qui a décroché le Prix d'interprétation féminine à Cannes. Inutile de préciser que la critique est dithyrambique : voir [Le Masque et la plume](#) ou la critique du [Monde](#).



Ce que les critiques trouvent si réussi, c'est le portrait d'une femme qui vogue au fil des rencontres masculines, sans jamais se fixer... On remarquera aussi qu'elle n'a aucune amie ni même de collègue femme : comme dans beaucoup de films d'hommes, la femme idéale est celle qui est seule, qui n'a pas d'autre horizon que ses rencontres avec des hommes, qui n'a pas de vie en dehors de ses relations amoureuses (hétéro bien entendu...).

Le film ne mérite que le premier prix du « *male gaze* » !